Elena Balzamo – Zigzags



ZIGZAGS

DU MÊME AUTEUR
CHEZ MARIE BARBIER ÉDITIONS

Triangle isocèle, 2019
Décalcomanies, 2020
Périmètre élargi, 2022

Résistance(s). Huit poètes russes, 2024,
traduit du russe sous la direction d'Elena Balzamo,
avec Maria-Luisa Bonaque et Christine Zeytounian-Beloüs

© Marie Barbier Éditions, 2024
© Couverture Studio Blick
© Archives personnelles de l'autrice pour les illustrations
ISBN : 978-2-491147-57-0
Dépôt légal : octobre 2024

ELENA BALZAMO

ZIGZAGS

MARIE  BARBIER

Avant-propos

Depuis longtemps, j'avais l'intention d'écrire un essai dont le thème serait la traduction – au sens très large. À bien y regarder, tout est affaire de traduction – pas seulement en littérature, entre les langues, mais aussi dans la vie de tous les jours, dans les rapports sociaux et même en politique. La façon de nommer les choses et d'établir des équivalences détermine notre vision du monde et notre action. C'était une piste à explorer…

Pour pouvoir le faire, je collectionnais des matériaux qui illustraient non seulement les asymétries entre les langues, les problèmes de traduction qui en découlent, mais, plus largement, les asymétries de perception qui déterminent notre appréhension du réel. Prenons un exemple : le titre de l'ouvrage de Fernand Braudel, *L'Identité de la France* (1986), s'est révélé intraduisible en russe, en raison de l'absence d'un équivalent exact du mot « identité ». On a fini par appeler le livre *Qu'est-ce que la France ?*, choix qui invite à réfléchir sur la notion d'identité dans différentes cultures.

Tandis que les usages introduisent de nouveaux mots, d'autres vocables se trouvent au contraire bannis : les « sourds » deviennent des « malentendants », les « vieilles personnes » des « seniors », le mot « infirme » est perçu presque comme une injure. Et pendant que certains mots sont proscrits et se font de plus en plus rares, d'autres, au contraire, prolifèrent comme des algues vertes, donnant naissance à une nouvelle langue de bois : « se réinventer », « libérer la parole », « s'ouvrir aux autres », « écouter son corps » – autant de phénomènes de mode, éphémères, certes, mais qui n'en participent pas moins à la création d'une novlangue qui n'a rien d'innocent. Telles sont quelques questions parmi celles que je souhaitais élucider. C'était avant le 24 février 2022.

Pendant longtemps, j'avais tenu pour de la rhétorique la célèbre phrase sur l'impossibilité d'écrire de la poésie « après Auschwitz » – et je venais de changer d'avis : comment pourrait-on aujourd'hui parler-penser-écrire en éludant ce qui se passe en Ukraine (et, par conséquent, aussi en Russie) ? L'« opération spéciale », *alias* la guerre, s'est révélée, entre autres, une redoutable entreprise de traduction, au sein d'une même langue. Les défenseurs de leur pays sont devenus des « néonazis », les adversaires de l'invasion, des « traîtres à la solde de l'étranger » – un recodage du réel a eu lieu, brouillant les esprits.

C'est pourquoi mon projet d'écrire un livre sur l'« art noble » (Korneï Tchoukovski) de la traduction me paraissait désormais insuffisant, si ce n'est futile. Le récit qui suit est une tentative de parler non seulement de l'« art noble », mais aussi de ce qu'implique l'opération qui consiste à remplacer un mot par un autre.

Fondation Jan Michalski, juillet 2023

PREMIÈRE PARTIE



Helsinki

À nos moutons !

« Une langue indigène de l'extrême sud de l'Amérique latine a pratiquement disparu après la mort de son dernier locuteur vivant et gardien de sa culture ancestrale. Cristina Calderon est décédée mercredi, à l'âge de 93 ans […] », lisait-on dans la presse.

Cela se passait en février 2022, et peu de gens avaient dû faire attention à cette notice dans le bruit des canons à neige sur le site olympique en Chine, le bruit des canons tout court (à ce moment-là encore théorique) en Ukraine, et d'autres bruits de l'actualité. Je l'ai enregistré dans un coin de ma tête, j'ai même ouvert, mécaniquement, le site ô combien instructif contenant une « Liste de langues par date d'extinction » – hé oui, me suis-je dit, ce n'est ni la première ni, hélas, la dernière, et pourtant, ça n'émeut pas autant que la biodiversité. Puis je pensai à autre chose.

Toutefois, cette information n'a peut-être pas été étrangère à ma décision d'accepter l'invitation émanant de la Maison du Danemark à Paris pour une journée de « sensibilisation à la littérature des îles Féroé ». Car j'avais beau me targuer de mes connaissances des pays nordiques, mes informations sur cette

parcelle du monde scandinave étaient maigres, pour ne pas dire squelettiques.

Située sur les Champs-Élysées, la Maison du Danemark se considère visiblement comme un bout du royaume danois à Paris : à mon arrivée, encore en pleine Covid, personne ne portait de masque, et à ma timide question : « Voulez-vous voir mon pass sanitaire ? », la réponse fut : « Prenez plutôt un café ! » La suite se déroula donc à visages découverts, et pas une seconde je n'ai regretté d'être venue.

À l'instar de tous les systèmes insulaires, isolés au milieu des flots, l'archipel de dix-huit îles, perdu dans l'Atlantique du Nord-Est, est fait pour abriter des trésors. Naturels, d'abord : 70 000 moutons – qui n'ont pas grand-chose à craindre, il n'y a pas de prédateurs dans ces contrées – pour 50 000 âmes humaines. Culturels, ensuite : les petites sociétés, conscientes de leur fragilité, sont conservatrices par nature, jalouses de leurs traditions. Linguistiques, enfin : la langue féroïenne, qui remonte à l'ancien norrois, idiome des Vikings et des sagas, a gardé beaucoup de traits archaïques.

Avant le milieu du XIX^e^ siècle, cette langue n'avait pas de forme écrite, car jusque-là tout se faisait en danois, mais l'éveil de la conscience nationale eut lieu, là-bas comme ailleurs, et il finit par porter ses fruits : malgré le bilinguisme des habitants, une littérature en féroïen existe bel et bien, et peut se prévaloir de quelques auteurs fort intéressants.

Leur création ne va pas sans problèmes : si, bilingues comme ils le sont, les Féroïens écrivaient en danois,

ils auraient un accès direct au marché du Danemark (5 millions d'habitants), tandis que, en optant pour le féroïen, ils doivent obligatoirement être traduits, car même les Danois ne peuvent pas le comprendre. Leur lectorat est donc minuscule, le tirage moyen d'un livre ne doit guère dépasser quelques centaines d'exemplaires. Comment fait-on pour la diffusion ? À ma question, un auteur présent ce jour-là répondit qu'il allait vendre lui-même ses recueils de poésie, simplement en sonnant à la porte des gens. « Pour la poésie, ça pourrait encore aller, objectai-je, mais pour les romans ? – Oui, c'est vrai, pour les romans, c'est plus difficile… » soupira-t-il.

Quant aux traductions vers d'autres langues, c'est encore plus compliqué : les traducteurs du féroïen ne courent pas les rues, tant s'en faut ; on est donc obligé de passer par une langue relais, le danois, ce qui pose un tas de problèmes, par exemple quant aux subventions : les institutions culturelles ne financent pas ce type de traductions. Alors, pourquoi se tirer une balle dans le pied ? Pourquoi ne pas écrire directement en danois ? Pour faire vivre une langue, envers et contre tout – il n'y a pas d'autre réponse à la question, mais celle-ci suffit.

Notre conversation – en « scandinave », une sorte de *lingua franca* improvisée et toujours efficace : on se comprend entre Nordiques (quand ce ne sont pas des Finnois qui, eux, ne peuvent être compris que des Estoniens) – avait lieu pendant la pause-déjeuner : de la bière féroïenne et des tartines, heureusement sans la traditionnelle viande de mouton – cela aurait été trop

demander aux éditeurs français réunis pour l'occasion. Voici pourquoi. Le mouton a depuis toujours constitué la principale nourriture des Féroïens, et comme le sel était rare et cher, la viande était séchée à l'air libre. Sans le sel, elle se faisandait inévitablement, cela faisait même partie du goût recherché. Il existe en langue féroïenne – ai-je appris au cours de cette mémorable journée – trente-quatre termes pour désigner les différents degrés de faisandage…

Sur le chapitre culinaire, j'ai fait également une autre découverte. Je cite : « La rumeur veut que Poutine, le président russe, fasse venir chaque semaine des homards par vol direct des îles Féroé à Moscou. »

À mon retour à la maison, ce soir-là, une nouvelle m'attendait : les troupes russes venaient de déferler en Ukraine.